

Vicky Estevez

L'analyste, cause réelle de l'analyse *

La réponse réelle de l'analyste

Dans son texte « Quelle fin pour l'analyste ¹ ? », Colette Soler associe « un partenaire inédit » à « un partenaire qui a chance de répondre ² ». C'est cette articulation qui a attiré mon attention et que je vais essayer de traiter, en ce moment où nous sommes sur le point de conclure notre séminaire École de cette année, « Une interprétation qui tienne compte du réel », et que nous nous apprêtons à nous rendre début juillet aux journées de travail à Rio sur le thème : « Que répond l'analyste ? Éthique et clinique ».

Si nous reprenons les termes de l'argument que je viens de lire, nous pourrions soumettre à discussion la thèse suivante : le partenaire qui a chance de répondre est un partenaire inédit. En quoi sa réponse, dont l'interprétation, tient-elle compte du réel ?

Disons pour commencer qu'il y a réponse et réponse. Il y a les réponses que l'on peut appeler « de fonctionnement », indispensables pour soutenir le dispositif – mise en place du transfert, installation du sujet supposé savoir, déchiffrement. Puis il y a la réponse essentielle de l'analyste, celle de celui qui a une chance de répondre. Cette réponse, signe de la présence du désir de l'analyste, est fondamentalement et avant tout une non-réponse, du début jusqu'à la fin. La

* Intervention au séminaire École, à Paris le 14 juin 2012.

1. C. Soler, « Quelle fin pour l'analyste ? », *Quarto*, n° 35, 1989, p. 44-49. Dans la même idée, plus récemment, Colette Soler dit reprendre les termes de Lacan « quelqu'un pas quelconque » (*Revue du Champ lacanien*, n° 11, Paris, EPFCL, 2012, p. 45-49).

2. J. Lacan, « Introduction à l'édition allemande des *Écrits* », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 558.

réponse est la non-réponse. Ce qui agit, c'est le silence, car le réel, dit Lacan, c'est le silence de l'analyste ³.

La réponse non-réponse qu'on pourrait appeler structurale – à distinguer d'un non-dire – agit en faisant coupure. En tant que réel, elle fait arrêt. Cet arrêt a des effets.

L'effet majeur sur l'analyse de la non-réponse active de l'analysant va être la mise au jour, chez l'analysant, de la manifestation d'un désir particulier qui va se séparer de la demande implicite dans le transfert.

En butant sur la non-réponse, petit à petit, l'analysant va cesser de s'intéresser à ce qu'il croit qu'on attend de lui ; il va se diriger vers la question-énigme qui cause son désir, en présumant que l'analyste, sujet supposé savoir, en a la clé ; mais celui-ci ne répondra toujours pas. Le barrant lui – c'est-à-dire en se barrant lui-même –, il va alors s'intéresser aux clés que son propre inconscient va lui fournir.

Au bout d'un moment, obtenant des clés mais pas celles qu'il veut, l'analysant va déduire que répondre à cette question n'a pas de sens. Il perçoit alors qu'il n'y a pas de clé, qu'il s'agit d'une question sans réponse. La non-réponse de l'analyste devient absence de réponse tout court.

Entre-temps, presque sans s'en rendre compte, l'analysant ainsi que sa libido se sont transformés. Libérés d'un rapport aliéné à l'Autre, ils sont devenus : une réponse possible, une solution qui ose la vie. L'analysant se dit alors qu'il n'a plus de temps à perdre, il dit *ciao* à l'analyste et, comme symptôme libre et séparé, c'est-à-dire comme symptôme-reste – effet de la non-réponse –, tout léger, il s'en va joyeusement au grand air, vivre sa vie.

Ça pourrait s'arrêter là. Et ce serait très bien. Or, à la réponse-non-réponse, il y a un au-delà. En tant que sujet-symptôme, l'analysé peut vivre bien sa vie. De son analyse et de son inconscient, il peut être instruit, mais, s'il veut être analyste, ce n'est pas suffisant pour porter en creux le désir de l'analyste.

L'au-delà du symptôme-réponse, c'est que *même la question est en trop*. Derrière le « pas de réponse » se cache un autre réel : le « pas de

3. J. Lacan, « Le symbolique, l'imaginaire et le réel », dans *Des Noms-du-Père*, Paris, Seuil, 2005, p. 53.

question ». Entre deux signifiants, il n'y a qu'un espace vide, un écart absolu et irréductible, celui du signifiant manquant, du trou troué.

Le symptôme-solution du sujet signe le désir de séparation d'un sujet qui ne se place plus lui-même comme réponse ; mais, bien que presque inexistante, la référence à l'Autre – le désir du sujet est toujours désir de l'Autre – est encore là. Il faut un pas de plus qui, d'après ce que j'ai pu en saisir, ne peut se faire qu'à l'extérieur de l'analyse, dans la passe.

Un deuxième nouage éclipse le symptôme comme solution et le trou est dégagé de façon permanente. C'est là que l'effacement se produit. Le désir *d'un* sujet n'y étant plus, il n'en reste que la place. C'est de cette place vide que le désir de l'analyste va être en fonction de cause. Le réel du silence de l'analyste n'est pas qu'il reste muet, c'est que, là où se soutient son acte, lui en tant que sujet n'y est pas. Comme son nom l'indique, le désir de l'analyste est un désir sans sujet.

Avec la présence de son absence que je dirais *réelle* – et quelle présence ! –, l'analyste habite et acte le temps de suspension dont l'inconscient a besoin pour se manifester suffisamment pour pouvoir s'élaborer.

Un désir sans sujet peut ainsi écouter et adresser l'interprétation non pas à une personne mais à un savoir, lui-même sans sujet : un texte en élaboration, *un texte qui va permettre à un parlêtre d'ex-sister*. C'est ça, le réel dont l'analyste est responsable dans son acte.

L'analyste est à l'écoute de ce qui le surprend parce que dit, signalé ou articulé d'une façon singulière. Et ça, il le connaît dans sa peau. Ces manifestations du savoir de l'inconscient, il les a rencontrées dans sa propre peau. Le savoir inconscient propre à un sujet le subvertit et nous subvertit parce qu'il se loge et se manifeste toujours ailleurs que là où il est attendu.

Le réel de la surprise

Là où ça nous surprend, on y *est* ! Là où on est sur-pris, c'est *sûr* qu'on est *pris*. Le corps y est.

Quelques-uns d'entre vous ont peut-être entendu comme moi Colette Soler raconter une anecdote qui se déroule au XVIII^e siècle, je crois : une dame entre dans la chambre conjugale et surprend son mari – Littré en personne – au lit avec sa maîtresse. « Mon cher, je

suis surprise ! », lui dit-elle, et celui-ci lui répond : « Vous êtes étonnée, je suis surpris ! »

Après avoir entendu cette anecdote, j'ai été éclairée sur le bon usage en français du terme surpris et, pendant un temps, à chaque fois que l'occasion se présentait, je remplaçais « je suis surprise » par « je suis étonnée » ; *bien entendu* !

Maintenant, je reviens volontiers vers le « je suis surprise » qui, à mon avis, peut inclure les deux acceptions. Être dans la surprise implique ce petit quelque chose de sexuel qui fait signe dans le « quand on est surpris, on y est ». Ça y est dans la surprise ; *malentendu* !

Le réel de la non-réponse et le réel de la surprise renvoient au réel de l'inconscient. Autrement dit, les effets de surprise accompagnent et donnent une autre consistance au silence nécessaire de la non-réponse. Ils vont aiguïser le désir de savoir sans lequel le désir de l'analyste ne peut pas fonctionner et le désir de l'analysant encore moins.

La surprise reste, à mon avis, un des éléments essentiels de la psychanalyse lacanienne. Ce qui surprend suspend, noue et sépare. La surprise fait coupure en même temps qu'elle borde, qu'elle « fixe » quelque chose du savoir inconscient, d'un savoir déjà là. L'analyse et ses suites sont tout entières causées par la surprise qui a été mise en acte – donc non calculée – par « du » psychanalyste, séance après séance. Mais l'analyste aussi est surpris par ce qu'il entend d'inédit dans le dire de chaque analysant – c'est incalculable aussi.

Bien au-delà du transfert – de la question du rapport –, là où ça sait à deux, ça fait lien. Et l'analyse, c'est un lien à deux. Et c'est une affaire de corps.

« Être témoin de », de ce qui se passait dans ma passe avec et sans moi, m'a surprise, l'effet de cette surprise a causé le texte de la passe, il cause maintenant le témoignage que j'en fais. Mais j'en déduis, après coup, vous l'avez peut-être déjà fait vous-mêmes, que c'est un peu ainsi que ça s'est passé, dès le premier instant où j'ai rencontré ce partenaire inédit qu'est un psychanalyste, – inédit par l'effacement qu'il incarne dans son acte, un effacement toujours articulé au pétitement causé par l'irruption d'un savoir qui nous échappe, un savoir « inatrapable », non récupérable, un savoir qui nous fait sourire là où on avait tendance à pleurer. Tout le monde n'a

pas la chance de rencontrer « du » psychanalyste. J'ai eu cette chance et je dis merci à la personne qui l'a incarné. Ce partenaire imprédictible est inédit, oui, parce qu'il ne fait pas série, il ex-siste à la série, il est hors série.

Paris, 14 juin 2012.